





êtres que rien d'un peu élevé ne réunit. Nous avons pris nos mesures pour pouvoir nous quitter sans délai, le cas échéant et nous avons demandé le divorce le lendemain du mariage. Vous voyez, nous nous sommes conformés, d'une façon un peu moderne, à un rite ancien. En somme, Eliennette m'a donné une fille.

— Non, dit Eliennette, c'est toi qui m'as dit des injures.

— C'est vrai, dit Richard, des injures graves. Cela revient au même.

Mais Mme Sohier ne comprenait pas encore que des juges aient pu prendre au sérieux un caprice de jeune fille au cœur exigeant, poursuivi par une fantaisie de jeune femme.

— Enfin, il y a des formalités ? dit-elle. — Nous les avons accomplies avec tant de respect, répondit Richard, qu'elles se sont terminées toutes seules. Nous avons été appelés en consultation...

— C'est vrai, interrompit Eliennette, et le président a été très aimable. Il nous encourageait à nous réconcilier si gentiment. Mais nous nous dévotions avec des yeux terribles. Nous avons refusé. Nous sommes sortis du Palais séparément, après un petit salut sec, et nous nous sommes retrouvés dans notre voiture. Là, par exemple, ce que nous avons ri !

Ces détails précis commençaient à inquiéter sérieusement Mme Sohier. Elle ne pouvait concevoir que cette situation ridicule pût se prolonger.

— Promettez-moi que je vous reverrai dans la soirée, dit-elle, je vais aller consulter quelqu'un.

\*\*

Un petit silence suivit ce départ. Eliennette le rompit la première :

— C'est drôle ! Maman a pris ça beaucoup plus au sérieux que nous !

— Que veux-tu, dans sa génération, on n'a pas l'habitude du divorce. C'est une nouveauté, comme la chirurgie, ça l'effraye.

La comparaison flattait l'audacieuse ingéniosité des jeunes gens. Eliennette en sourit. Le jour, doucement, s'éteignait. Richard fit apporter le thé. Il servit sa femme, puis assésa d'elle. Elle le laissait faire, sans parler. Elle songeait. Puis elle éprouva le besoin de se rapprocher davantage encore de son mari. Elle s'appuya sur lui, calmement. Il la serra dans ses bras.

Jeanne Parceval, une intime amie, se glissant familièrement dans la pièce, surprenait ce tête à tête, qu'elle considéra un instant avant de trahir sa présence :

— Bravo, les amoureux. Je suis bien contente de vous voir ainsi. Savez-vous ce qu'on raconte ?

— Sur nous ? Quoi donc ? interrogea vivement Eliennette.

— Que vous êtes divorcés.

— Nous, divorcés ?

— Ce n'est pas vrai ?

— Mais non !

Eliennette prononça ce « mais non » avec une si soudaine conviction que Richard fut un instant déconcerté. La visiteuse commentait ce point déplorable, félicitait les époux constants et ajoutait :

— Alors, je vous enlève. Vous venez avec nous, ce soir, au cabaret. Vous devez un dîner depuis un an. Je vais m'habiller, prendre mon mari, et je reviens.

Eliennette se défendait, refusait, mais la bonne amie, sans entendre, répétait avec une amabilité têtue : « C'est convenu, à tout à l'heure », et s'en allait.

Le brusque revirement de sa jeune femme laissait Richard étonné et perplexé. Il ne savait comment s'y prendre, soit pour laisser croire qu'il ne s'en était pas aperçu, soit pour en parler le premier. Eliennette était moins confuse que surprise de sa propre et brusque dénégation. Cela s'était produit comme malgré elle. Quelque chose en elle s'était refusé à entendre dire qu'elle, Eliennette Gournay, était divorcée.

Répétée par une étrangère, cette véridique assertion lui avait produit l'effet d'une offense. Il lui avait semblé qu'on doutait d'elle, de son mari, et spontanément elle s'était défendue. Avec un sourire un peu contraint, elle s'avança vers Richard.

— Alors, nous ne sommes plus divorcés ? dit-elle.

— En tous cas, je ne tiens pas à ce qu'on sache ce que nous sommes. Les meilleures amies seraient les premières à mal interpréter ce que nous avons fait.

Eliennette ne trouvait que cette explication à fournir. Ce ne lui était pas venu l'aurait subitement poussée à nier, ne pouvait pas être précisée par des mots, communiqué à un autre qui ne l'eût pas compris, faute de l'avoir également ressenti.

— Tu as raison, dit Richard. Il faut qu'on ne soupçonne rien. Nous allons sortir avec les Parceval.

Eliennette sourit, mais ne bougea pas.

— Alors, tu ne veux plus sortir ?

— Assez embarrassée, elle finit par répondre :

— Non, j'ai un peu mal à la tête...

Cette facile défaite fut accueillie comme elle le méritait. Richard, riant d'un bon rire indulgent, sans ironie, l'enveloppait de son geste et de sa parole. Il se mit à formuler tout haut de ces suppositions adroites, bienveillantes et inexactes, qui invitent une femme à s'avouer, sans que l'aveu la désoblige, puisqu'il n'est pas la réponse à une question.

— Écoute, finit par dire Eliennette, je t'assure que je n'ai rien, ou presque rien. Une gêne, à peine un peu de gêne mal fondée, inexplicable.

Ce sentiment, qu'elle éprouvait si net à présent, prenait une apparence subtile et ténue lorsqu'elle essayait de l'exprimer. Il lui semblait qu'en se montrant aux regards elle aurait la sensation d'être dépréciée. Quelque chose lui manquait. Ce qui lui manquait à un officier qui n'a plus le droit de porter son uniforme. On salue les femmes aussi selon leur grade. Elle aurait l'impression d'être rétrogradée.

— Oh ! dit Richard, l'uniforme de femme mariée, ça ne se porte qu'une fois !

Il souriait de cette image, où s'exagéraient les délicatesses de la jeune femme. Car elle n'était retenue, à coup sûr, ni par un vain orgueil, ni par un amour-propre avide d'hommages et trop sensible aux critiques. Non, si le lien théorique du mariage donne une fierté, une assurance dont la privation ne laisse pas d'être ressentie, c'est qu'il représente une certaine réalité sentimentale, c'est

qu'il distingue, satisfait un besoin de sécurité, témoigne d'une confiance dont on se sent responsable, donne à l'homme un point de départ loyal et lui prépare un libre épanouissement dont il profite, en somme, assez souvent. Eliennette résumait tout cela en murmurant avec un furtif attendrissement à l'oreille de son mari :

— Il me semble que je ne suis plus que la maîtresse. Et je n'ai pas l'habitude...

— Mais, ma chérie, commette une faute avec son mari, disait Richard, c'est le rêve de toutes les honnêtes femmes.

A tout autre moment, Eliennette eût trouvé ce rêve séduisant, en effet. Maintenant, elle ne s'y arrêtait que pour remarquer davantage combien son mari acceptait aisément le fait accompli. Elle ne se demandait pas ce que celui-ci aurait pu faire. Il aurait dû la rassurer d'abord, trouver dans cette légère mésaventure une occasion de lui témoigner davantage sa tendresse et son attachement, ne fût-ce que par un mot. Loin de là, il paraissait vouloir irriter son scrupule et son agacement.

Rien ne soulage autant que de faire peser sur autrui la faute d'un embarras ou l'on s'est jeté. Tout à coup elle lui dit vivement :

— Enfin, pourquoi as-tu demandé ce divorce ?

Elle était sur le point d'oublier qu'elle avait pensé la première, qu'elle l'avait d'abord exigé. Mais Richard comprit combien ce reproche cachait de regrets inavoués. Du reste, il le méritait un peu. C'est une légèreté de ne pas prévoir qu'il y a loin des idées d'une jeune fille aux sentiments d'une femme, et de faire ce que les femmes veulent au lieu de devancer ce qu'elles désirent.

— C'est vrai, j'ai tort, dit-il. Mais je vais tout réparer et tout de suite, je suis le moyen.

Il fit écrire à sa femme une lettre invitant l'avoué à ne pas poursuivre la transcription du jugement. Lui-même écrivait :

— Voilà, dit-il, et maintenant nous n'avons jamais été divorcés.

Eliennette n'osait pas laisser paraître son contentement. Le froissement de sensibilité qu'elle avait ressenti s'effaçait à présent trop vite à son gré. Pourtant, il en subsistait quelque chose, une nuance de tendresse aigre et piquante pour son mari. Ils avaient été un peu en fraude, un peu fâchés. C'était exquis. Et lorsque Richard lui rappela qu'ils avaient promis de revoir Mme Sohier, que les Parceval allaient venir les chercher :

— A présent que je suis sûre d'être toujours ta femme, dit-elle, je veux bien faire comme si je ne l'étais pas.

Et ils s'en furent dîner au cabaret, tout seuls, comme des amants qui se cachent.

Henri Verne.

## Si Kaddour ben Ghabrit

Si Kaddour ben Ghabrit, consul honoraire, Algérien de naissance, Français de cœur, Marocain par patriotisme, a quitté Fez, la boueuse, sur sa mule richement harnachée ; et, après des journées de marche lente, comme il sied au Maroc ; après de rapides escalades, comme il sied aux bateaux français, je viens de le voir engouffrer son burnous impeccable dans une bourdonnante auto :

« Bonjour ! Si Kaddour. »  
Je le revois, tel qu'hier, tel qu'il y a cinq ans, comme immuable. Une allure imposante et très noble, des gestes lents, le regard un peu éteint sous des lunettes d'or, et des traits admirables fondus en bronze clair.

Une large rosette coupe de son rouge éclatant la blancheur du manteau.

« Cette course trépidante ne vous gêne pas, Si Kaddour ? Cela ressemble si peu aux pas mesurés de vos mules. »

Si Kaddour confesse, en effet, que, par moment, l'auto est une chose bien rapide qui cause un certain malaise au coin des carrefours ; mais, comme il est l'homme de toutes les civilisations, il apprécie cependant pour ses babouches légères et ses burnous superposés, la commodité d'une large voiture.

Et pendant de longs jours, pendant des mois peut-être, Si Kaddour ben Ghabrit, interprète fidèle du ministre El-Mokrî, va se mêler à la vie parisienne. Nous le verrons chez les ministres, chez les banquiers, dans les magasins de nouveautés.

Le soir, lassé de ces spectacles graves, il s'en ira dans les théâtres gais, les music-halls où il suffit de tout bien voir, pour tout comprendre.

« Si Kaddour, que faites-vous quand une jolie fille ?... »

— Au Maroc, la vie de Si Kaddour présente le plus curieux amalgame d'habitudes franco-marocaines. Il habite sur le plateau du Marshan une maison bâtie à la française, dans une partie de laquelle il cache jalousement son foyer, comme un Arabe qui se respecte.

L'autre partie de la maison s'ouvre quotidiennement pour de nombreux amis et il faut voir avec quelle urbanité, digne d'un autre siècle, Si Kaddour fait les honneurs d'une table où il préside seul : car on mange à table chez Si Kaddour ; des fleurs, de l'argenterie, des cristaux, cependant que deux domestiques arabes vous offrent, alternativement, de tel plat indigène ou de tel plat français.

Notre amphitryon cultive l'anecdote et la manière dont il nous raconte les malheurs conjugaux de Salam, son valet de chambre, maintient parmi les convives une gaieté où ne laisse pas de percer un brin de gauloiserie.

Pour des motifs de haute convenance, l'infortuné Salam a dû répudier son épouse. Ce n'est qu'un demi-mari, puisqu'il n'avait pas de bonheur avec elle ; le grand, le seul malheur, c'est qu'à partir du jour de la répudiation, il reste pendant cinq ans responsable devant la loi musulmane des enfants que son épouse aura l'idée de mettre au monde.

Cinq ans ! pendant lesquels Salam, terrifié par cette menace, ne pourra certainement pas s'acheter un autre ménage.

Si Kaddour lui-même s'en est allé voir le Caid pour essayer d'arranger plus rapidement cette malencontreuse affaire, mais en vain.

« Caid, mon cher Caid, tu sais bien qu'il ne faut pas cinq ans ! »

Evidemment le Caid le sait, mais la loi coranique est une pour tous. Il est écrit que, pendant cinq ans, Salam sera reconnu seul coupable des six enfants que peut

commettre son épouse. Et il n'a plus qu'à attendre, le pauvre !

Si Kaddour s'est tu ; le dîner s'achève et soudain la scène change. Les domestiques ont emporté la table et les chaises. Nous nous retrouvons debout et la salle paraît immense, meublée seulement de ses tapis et de ses coussins, parallèles aux murs. Les plateaux pour le thé sont déposés par terre à côté des petites lampes basses et nous sommes un instant parés à des ombres mouvantes dont on ne verrait pas les têtes.

Si Kaddour nous offre le régal d'une soirée organisée selon les plus purs rites marocains, et, en dépit des corsets droits et des robes Empire, il va falloir s'allonger en beauté pour se trouver au niveau de sa tasse. Je crois bien qu'on peut y arriver sans nuire aux principes sacrés de l'esthétique et cependant, n'ait-on pas entendu des gens, d'esprit chagrin, prétendre que les jeunes Françaises manquent de tenue au Maroc ?

Nous formons sur nos coussins un cercle pittoresque où les pieds voisinent avec les têtes, au hasard des rencontres. Les Marocains, eux, se sont accroupis sur le tapis au milieu de la pièce et les musiciens sont arrivés. Ils tirent d'abord de leur mandoline des cris fous et chantent à demi-voix :

Je bois la passion à pleins verres !

C'est Si Kaddour qui nous traduit quel passage, et dans la fumée qui monte des tasses et des pipes bourrées de kif, l'odeur de la menthe mêlée au thé, ce chant nous assoupit et nous grise.

On ne se doute pas que les heures passent. On s'est habitué à cette atmosphère, à ces coussins, à ce thé ; on est heureux et immobile, on s'imprègne jusqu'à plus intime de soi de cette poésie mandoline, de ces accords déchirants des mandolines qui chantent la peine d'aimer :

Si j'avais deux cœurs, j'en prendrais un pour vivre.

Et je garderais l'autre pour souffrir de ton amour.

Et nous écoutons mourir la pauvre amoureuxse :

Avec mon seul cœur, je ne peux pas vivre.

Dans la nuit, par les rues tortueuses du vieux Tanger, nous rentrons en file indienne au pas de nos chevaux dolents et je pense à vous, Si Kaddour, qui personifiez pour nous le Maroc lettré, artiste, opportuniste et assimilable, le Maroc charmant que nous aimons. Vous qui, fixé à ce sol tourmenté, avez vu disparaître des ministres de tous les mondes, des sultans abdicant devant la force, des princesses errantes et des empereurs capricieux, des amis d'un jour, des amours plus brèves encore, des femmes au vieux bleu s'en aller pour ne plus revenir. Si Kaddour, n'avez-vous jamais évoqué pour eux les plaintives paroles :

« Si j'avais deux cœurs, j'en prendrais un pour vivre et je garderais l'autre pour souffrir de votre exil. »

Hélène du Taillies.

## DESSERTS D'AUTREFOIS

L'Exposition internationale de cuisine qui vient de tenir séance aux Tuileries permet de rappeler que l'art d'orner une table et de donner aux mets un aspect attrayant fut toujours honoré au pays de France. L'Office, humble local intermédiaire, antichambre de nos salles à manger, connu jadis un sens plus noble. Il désignait une fonction dont les officiers de bouche furent les titulaires en vogue, ordonnateurs des repas — et l'office donna à la table française un renom artistique de nos jours.

Le dix-huitième et dix-neuvième siècles ont rang de science. Un petit traité en fait foi. Il fut publié en 1776 et intitulé : *Science du maître d'hôtel confiseur*. C'est bien un traité : respectueux, dogmatique et précis, il s'inspire de la sensibilité naturelle alors en vogue pour louer les fruits de la terre et distribue ses chapitres selon les quatre grandes saisons. Il faut savoir user de ses présents à mesure qu'elle nous les offre. Chaque saison fournit au travail de l'officier : c'est la condamnation des primeurs.

La préface fleurie s'étend avec complaisance sur les transformations de l'office. « Depuis l'année 1691, qui fut publiée pour la première fois le dernier traité de cette matière, quels changements n'a-t-on pas vus ? Depuis vingt ans, quelle nouvelle force l'office n'a-t-il pas prise ? Quelle différence de nos desserts à ceux d'autrefois ! Que sont devenues ces pyramides érigées avec plus de travail et d'industrie que de goût ? Les délices qu'on voyait sur nos tables ? Qu'est devenu cet amas confus de fruits ?... »

« On était plus de profusion que d'intelligence et de délicatesse... »

Tout cela n'est pas perdu : on le retrouve dans les coiffures de l'époque. Mais il est certain que les tables en sont débarrassées, et l'auteur se félicite que ces artifices d'ornementation aient fait place à une simplicité élégante ; il y voit autant de différence qu'entre l'Art gothique et l'Art alors régnant.

Comment, en 1776, conçoit-on d'orner une table ? L'imagination féconde des « officiers » enfante chaque jour des décorations nouvelles. Mais, en général, la figure représente une balustrade haute de deux toises, ornée de statues, d'arbres, de fruits seurs, de pots à fleurs, de berceaux, de guirlandes avec des compartiments en chenille de nuances variées. « Quelle intelligence, s'écrie l'auteur, quel goût, quelle aimable symétrie ! »

Ce sont les règles générales de cet art un peu confus que fixe le traité de 1776. Il n'ambitionne que de « donner une idée du service présent et du goût moderne. Je laisse à chacun la liberté de suivre son génie... »

Comment sera dressée la table ?

On conseille, de douze à quinze couverts, le surtout à trois plateaux. Celui du milieu représente une balustrade haute de deux degrés dont le milieu est un parterre entouré une statuette (Enée portant son père Anchise est d'un goût fort heureux) avec son piédestal. Le parterre central est flanqué de deux plateaux que l'on garnit de sabots ou de vases colorés.

« Quant au service, il est d'usage de faire régner la balustrade tout autour du fruit et sur la bordure on mettra « le sec », — les fruits crus. A l'intérieur de la balustrade, des parterres en gazon, plantés d'arbres minuscules, « ce qui sont chez les fleuristes », et « quelques buites de terre pour asséoir des figures telles que l'on voudra. » « Tous les vases restent en glace ou garnis de sable, si l'on veut. »

Si faut charmer quarante ou cinquante convives, l'officier doit chercher plus haut son inspiration. La table sera servie à vingt et une pièces, les trois milieux pouvant servir de dormans — c'est-à-dire qu'on peut les laisser à demeure. Le tout est monumental sera le Palais de Giré, qui métamorphose les compagnons d'Ulysse en pourcas. Au centre, l'enchanteresse sur son trône précédée de degrés, flanquée de colonnes et de vases sur leurs piédestaux. Ça et là, quelques arbres. Le fond est une glace « dans son naturel » ou par endroits sablé de couleur.

Sur les bordures, « le sec » et tout autour les fruits en compte.

Ainsi la décoration a des tendances architecturales et l'on y admet exclusivement le monumental et le domestique. Pas de fleurs en girlande ni en corbeilles, pas de ces figures légères de Saxe ou de Sévres, dont nos tables aujourd'hui sont d'habitude ornées, mais déjà les fonds en glace. Beauté de « fruits », et c'est bien l'aspect que donne aux soupers du Temple, le délicieux petit tableau du Musée de Versailles, peint par Olivier en 1708 et où les convives du prince de Conti, sous la lueur des bougies espacées, s'avourent la nuit finissant.

La Science du maître d'hôtel confiseur est véritablement un traité par le nombre et le dogmatisme de ses recettes. Leur minutie, leur originalité montrent à quels raffinements l'art du dessert était alors parvenu. Et nos convives savourés que le sucre et l'essence des desserts composés, est susceptible, une fois clarifiée, de cuissons diverses et successives dont le nom seul est un avant-goût : le petit lissé, le grand lissé, le petit et le grand perlé, la petite et la grande queue de cochon, « que vous connaissez en petit », bouteille, l'écume, le petit et le grand plumé « si, en secouant l'écume d'un revers de main, il s'élève en l'air de grosses boules et de longues étincelles qui se tiennent ensemble », le petit et le gros boulet, le café et enfin le caramélé ?

On est étonné de combien on mange alors de fleurs. C'est pourquoi, sans doute, elles ne décoraient point la table... Le jasmin, par exemple, se prépare en conserve, en dragées, en marmelades, en pastilles — et même « en chemise ». Les glaces sont de fleurs bien plutôt que de fruits : on effeuille les jasmins, les coquelicots, les roses, les fleurs d'orange ou du Nougat, jusqu'à y plier très fin au mortier et on les fait glacer à l'eau et au sucre dans une « Sabotière ». Voilà qui est bien oriental et fade outrageusement, mais la mode régnait. On s'incline.

Conservons pieusement, en revanche, les indices d'un melon à point : « quand la queue semble vouloir se détacher, qu'il jaunit en dessous, que le petit jet qui est au nœud se détache... », et versons un pleur sur le sirop de lierre, tant déchu et qui l'a fait l'être. Qui ferait accueil aujourd'hui, quand vient l'automne, à l'épine-vinette ? Or, elle fut exquise, confite, en marmelade, ou en dragées, ou en gelée. Et, nous rendra les *clavettes*, ces gâteaux moules en forme, qui triomphaient les verjus et le coing ? Quel chef audacieux — quel Officier, vous le dire — osera chercher l'ombrageux de ses sorbets dans une rouelle de veau bien bouillie ? Souhaitons en tout cas à une maîtresse de maison primitive l'initiative de l'hyppocras, de la cinquantaine ou du Nougat, jusqu'à y plier très fin au mortier et on les fait glacer à l'eau et au sucre dans une « Sabotière ». Voilà qui est bien oriental et fade outrageusement, mais la mode régnait. On s'incline.

De ces noms, de ces recettes anciennes, bien peu subsistent dans notre moderne cuisine. Mais la grâce de joliment orner une table est restée toute française et l'Exposition des Tuileries est là pour nous rappeler que Brillat-Savarin n'a pas à rougir de nous.

Edmond Cleray.

## LAUZUN

La très intéressante pièce de MM. Gustave Guiches et François de Nion, dont le théâtre de la Porte-Saint-Martin donnait hier la première représentation, fait revivre l'aventure du célèbre Lauzun avec la Grande Mademoiselle.

Nous avons cherché dans les quatre volumes des *Mémoires de Mlle de Montpensier* (1) les passages qui se rapportent plus particulièrement à la comédie dramatique de MM. Gustave Guiches et François de Nion. On y retrouvera la belle amie de la petite-fille d'Henri IV, et le cœur... incommode, faudrait-il dire, du grand seigneur qui fut à la fois un courtisan et un soldat.

Comme l'on ne saurait demeurer bien quand l'on y est et que l'esprit de l'homme est changeant, l'ennui de ma condition, quoique heureuse, me prit et l'envie de me marier. Je raisonnais en moi-même (car je n'en parlai à personne) et je me disais : « Ce n'est point une pensée vague ; il faut qu'elle ait quelque objet ; et je ne trouvais point qui l'eût. Je cherchois, je songeais et je ne le trouvais point. Enfin, après m'être inquiétée quelques jours, je m'aperçus que c'était M. de Lauzun que j'aimais, qui s'était glissé dans mon cœur ; je le regardais comme le plus honnête homme du monde, le plus agréable, et que rien ne manquait à mon bonheur que d'avoir un mari fait comme lui, qui j'aimerais fort et qui m'aimerait aussi ; que jamais personne ne m'avait témoigné d'amitié ; qu'il fallait une fois dans sa vie goûter la douceur de se voir aimée de quelqu'un, qui valût la peine qu'on l'aimât. Il me parut que je trouvais plus de plaisir à le voir et à l'entretenir qu'à l'ordinaire ; que les jours que je ne le voyais point, il m'ennuyait. Je crus que la même pensée lui était venue ; qu'il n'osait me le dire ; mais que les soins qu'il avait de venir chez la reine, de se rencontrer dans la cour, quand elle sortait, dans les galeries, enfin partout où l'on se pouvait voir par hasard, me le faisaient assez connaître.

J'étais ravie d'être toute seule dans ma chambre ; je me faisais un plan de ce que je pouvais faire pour lui, qui lui donnerait une grande élévation ; mais je trouvais que le mérite qu'il avait pour la soutenir était encore au-dessus de tout ce que je pourrais faire. Je me flattais agréablement dans ces pensées et j'étais ravie de voir, par l'estime qu'il avait dans le monde, que je ne voyais point tout ce que je dis par préoccupation ; mais que c'était la vérité. Je me le persuadais et je me souvenais de certains vers de Corneille que j'avais lus autrefois dans une de ses comédies, que je n'ai jamais oubliés, mais que j'envoyai querir à Paris en grande diligence, que j'ai souvent relus depuis, que voici :

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre, c'est un accord bientôt fait que le nôtre. Si nous entre les cœurs, par un secret pouvoir, S'entend l'intelligence avant que de se voir. Il prépare si bien l'amant et la maîtresse, Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse. C'est l'estime, on se cherche, on aime en un moment Tout ce qu'on s'entend persuadé aisément. Et, sans s'ingérer de mille peurs folles, La loi semble couvrir au devant des paroles. La langue en peu de mots en explique beaucoup. Les yeux plus eloquents, font tout voir tout d'un coup.

Et de quel qu'il n'envoient tous deux instruits. Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent. (disent 2).

Ces vers me parurent me convenir admirablement bien. Aussi occupai-les souvent ma mémoire et mon esprit et sont-ils bien fortement dans mon cœur. On les peut tourner de toutes les manières. Ils sont chrétiens, quoique d'une comédie. On ne saurait mieux dire sur la prédestination des mariages vu la prévision de Dieu, qu'ils disent, et on peut

(1) Les *Mémoires de Mlle de Montpensier*, quatre volumes, Fasquelle, éditeur.

(2) Suite du *Menteur*, acte IV, scène première.

trouver la une très-bonne morale et en faire des méditations ; assurément que j'y ai souvent pensé à l'église. Ils sont aussi les plus galants et les plus tendres du monde ; mais à toute chose on y donne le tour que l'on veut, et c'est selon que notre cœur est tourné que nous donnons le tour aux choses.

Du Quesnoy, la Cour part pour Cateau-Cambrésis, puis au Catelet, où Mlle de Montpensier a une conversation plus précise avec Lauzun :

Là il vint chez la reine, où nous eûmes une longue conversation. Je lui dis : « Je suis toute résolue de me marier ; toutes les difficultés que vous m'avez fait voir sont toutes surmontées dans ma tête, et j'ai quasi trouvé cet heureux (au moins que vous appelez ainsi) ; il ne lui manque plus que votre approbation. — Vous me faites trembler de vouloir aller si vite en une telle affaire, il faut des siècles pour y songer. — Hélas ! lui dis-je, quand on a quarante ans, que l'on veut faire une folie, il n'y faut pas penser si longtemps, on n'a qu'à voir si celui que l'on prend n'en fait pas une, au moins il redresse celle qui la fait, et je suis si déterminée que le premier séjour que nous ferons, j'en veux parler au roi et me marier en Flandre : cela fera moins de bruit qu'à Paris. — Ah ! gardez-vous-en bien, moi qui suis le chef de votre conseil ; je m'y oppose. » Nous parlâmes longtemps sur cela ; puis lui dis : « Vous êtes plaisant, vous qui ne vous voulez pas marier, d'en empêcher les autres. — Si je voulais croire aux horoscopes, j'y songerais ; car une personne que j'ai connue m'a dit qu'elle avait fait tirer mon horoscope et que je ferois la plus grande fortune qu'homme ait jamais faite par un mariage ; elle en étoit au désespoir. — Elle n'étoit donc pas votre amie. » Il répondit : « Elle m'aimait assez ; mais c'est qu'elle étoit fâchée de ne l'être pas celle qui la feroit. Ce n'est pas une marque qu'elle ne m'aimât point. » Je lui demandai le soir qu'elle étoit ; il ne me le voulut pas dire, et puis il dit : « Parlons d'autre chose. »

Je repris la conversation après quelques moments que nous fumes sans parler : « Mais moi qui suis votre amie et qui suis si bien vos conseils, il faut que vous suiviez les miens. Au nom de Dieu, songez à ce qu'on vous a dit ; mettez-vous dans la tête le plus grand dessein que l'on puisse avoir, et suivez cette affaire. Sans être astrologue, je suis persuadé que vous pouvez prendre à tort. Songez donc à quelque chose, et ne perdez point de temps, croyez-moi. » Il m'écouloit d'une manière, répondant de temps en temps, à me laisser croire qu'il pourroit à la fin croire mes conseils. Le Roi vint souper. Nous nous séparâmes.

Lauzun l'ayant engagée à épouser Monsieur, frère du roi, elle refuse et lui dit qu'elle revient à son premier dessein, qui est d'épouser un homme qu'elle n'a pas encore nommé, mais que Lauzun a deviné.

Je lui dis qu'il falloit reprendre le premier dessein, le suivre et l'exécuter ; que c'étoit une chose que j'avois si fortement dans l'esprit que je ne pouvois douter que ce ne fût le repos de ma vie et la condition dans laquelle Dieu vouloit que je fisse mon salut. Il me conseilla fort de ne pas me hâter, de bien examiner toutes choses. Nous en parlâmes encore une fois ; puis je lui dis que je lui voulois nommer celui que j'avois choisi. Il me disoit : « Ce choix me fait trembler ; car si je ne l'approuve pas, résolvez comme je vous vois, vous ne me voudrez jamais voir, et ce me seroit la plus rude chose du monde de perdre l'honneur de vos bonnes grâces. Aussi de trahir mon cœur et de ne vous pas dire ce que je pense, est ce que je ne puis faire ; mais peut-être rendrai-je, sans le vouloir, de mauvais offices au meilleur de vos amis de lui retarder un si grand bonheur. Enfin je suis si troublé de tout ceci que j'ai quasi envie de vous supplier de ne m'en plus parler. » Plus il se défendait, plus je le priais de me le conseiller.

Enfin un jour il vint chez la reine ; c'étoit un jeudi, après souper, il passa par l'antichambre pour aller chez le roi. Je l'appelai et lui dis : « Je veux vous dire déterminément qu'est-ce. » Il disoit : « Attendez à demain. — Cela ne se peut ; car il seroit vendredi. — Ah ! je ne puis vous dire en face ce que j'en penserais. — Si j'avois une écriture, je vous l'écrirais. Je m'en vais souffrir contre le miroir et je l'écrirai. » Nous badinâmes une demi-heure de cette manière. Comme minuit sonna, je dis : « Il n'y a plus moyen de le dire, car il seroit vendredi. »

Enfin, elle prend le parti d'écrire au roi :

« Votre Majesté sera surprise de la permission que je lui veux demander : c'est de me marier. Sire, je me trouve par ma naissance et par l'honneur que j'ai d'être votre cousine germaine, [tellement] au-dessus de tout, que j'ai lieu de me contenter de ce que je suis. Quand l'on se marie à des étrangers, on ne connaît point ni l'honneur ni le mérite des gens ; ainsi il est difficile de se promettre une condition heureuse. La mienne l'est beaucoup ; mais je suis persuadée que celle que je veux prendre la sera encore plus. C'est une chose si ordinaire de se marier, que je crois que l'on ne saurait blâmer les gens qui le veulent être. C'est sur M



quasi toujours rouges; un air fin; une jolie main. Son sourire plaît. Le bout du nez pointu, rouge; quelque chose d'élevé dans la physionomie; fort négligé; quand il lui plaît d'être ajusté, il est fort bien. Voilà l'homme. Pour son humeur et ses manières, je défie de les connaître, de les dire, ni de les copier. Enfin il m'a plu; je suis pour lui comme il plaît au roi; n'en parlons plus; car j'ai assez pleuré. Parlons d'autre chose. »

Mlle de Montpensier.

## Mistral et le nombre 7

Dès qu'on s'occupe de la Renaissance méridionale, on disait dernièrement l'héritier du vieux non papal des Baronnelli, le marquis de Baronnelli-Javon, on est frappé du rôle que le nombre 7 joue en Provence. Ce nombre, on peut le dire, est pour les Provençaux, saint et fatal, et il est très curieux de remarquer que le Félibrige, depuis ses racines, plongées dans les siècles, a toujours été blanc de la Barthelasse, dans le sol d'Avignon, jusqu'à son sommet, à sa fleur, qui est Frédéric Mistral, n'est qu'un tissu de 7. Le prénom provençal et le nom de l'illustre poète de Maillane s'écrivent chacun avec 7 lettres: *Frédéric Mistral*. Le mot *Félibrige* est composé de 7 lettres, de même que le nom de la patronne du Félibrige sainte *Estelle*. Le Félibrige a été fondé le 21 (3 fois 7) mai 1854, par 7 félibres en pleine terre Avignonnaise. Et nous voilà dans un déluge de 7 dès que nous touchons à Avignon, Avignon la cité Cavare et Grecque, Sarrazine et Italienne, la cité de toutes les superstitions, de l'idéal, de la joie, de la tristesse, de la pitié de la chair, de toutes les folies de l'amour, la cité dont les remparts furent rasés par l'ordre d'un pape parce que ses filles voluptueuses s'étaient librement données aux guerriers Maures, dont les remparts furent reconstruits par un pape, amoureux, de la lumière du soleil et des yeux de Jeanne de Naples.

Avignon, qui est l'Athènes du Félibrige, a son histoire toute éternelle avec des 7, commençant par son nom. Son siège épiscopal remonte à l'an 70. Les deux grands saints Avignonnais, saint Agnol et saint Bénézet, ont tous deux 7 lettres à leur nom et saint Bénézet bâtit son pont, sur lequel tout le monde dans le monde a marché, avec 7 lettres. Les conventions entre les comtes de Provence et la cité d'Avignon furent passées un 7 mai. On convint de créer un podestat de la République Avignonnaise le 7 février 1226. Avignon fut achetée à la reine Jeanne par le pape Clément VI la septième année du pontificat de celui-ci (1348). Clément VI, premier pape, 7 collets, 7 portes (Valadier, le *Labyrinthe royal*); il y avait 7 confréries de pénitents, 7 tours de justice, 7 places publiques. Le palais des papes a 7 tours, 7 pages ont trôné dans Avignon et y ont régné 70 ans.

La race provençale, très proche parente de la race italienne, est, comme elle, superstitieuse, mais, on peut le dire, elle est fataliste. Il est indiscutable que les Sarrazins ont laissé dans ses veines des traces profondes de leur passage et, quoi qu'on en dise, ils étaient sympathiques aux Provençaux qui, volontiers, s'alliaient à eux. Ce n'est pas en vain, lorsque Avignon fut envahie, que leur sang, coulé comme une rivière, disent les vieilles chroniques, mêlé à celui des Avignonnais, dans la rue qui aujourd'hui encore garde en souvenir de ce massacre, le nom de *Rue Rouge*. Ce n'est pas en vain que leurs débris se réfugièrent au pied du Mont-Ventoux et y fondèrent des villages qui portent des noms comme *Est-dent* et *Mailmont*, et où leur type se retrouve absolument pur.

Le type Sarrazin se rencontre, du reste, presque partout en Provence et sur ses confins. Je me rappelle une journée de décembre passée sur la terrasse de la tour Constance à Aigues-Mortes; je laissais pénétrer en moi l'âme de ce paysage si poétique, la tristesse de ces eaux sans vagues, et la lumière rayonnante avec tant d'éclat; j'écoutais la plainte du vent dans les fermetures du vieux phare et je regardais ces remparts érodés, premier jalon jeté par les rois, d'une route qui s'en allait, là-bas, plus loin que le miroir infini des étangs, plus loin que la mer aux vagues sombres, vers les claires mers orientales, au pays des infidèles toujours insaisissables et toujours menaçants. A ce moment, je vis sortir de l'escalier de pierre une petite fille brune aux grands yeux noirs et au teint hâlé; ses cheveux étaient retenus par un mouchoir rouge qui se nouait sous le menton en deux petites cornes, et rouge aussi étaient son corsage étroit et ses robes courtes et rouges encore, et ses lèvres, elle avait les pieds nus et montrait avec une franchise impudique ses jambes nerveuses et ses attaches fines; et je crus voir une fille de ces Sarrazins dont notre Provence subit tant de fois les incursions rapides. Le même sang févrique coulait dans les veines de cette enfant et donnait à ses yeux une lueur si profonde; en la regardant, je songeais que le passé vivait encore, il était coté de moi dans cette petite fille insouciante, il était devant moi dans la solidité impassible de ces remparts, il était en moi-même enfin dans la multiplicité lointaine de mes souvenirs.

Mistral, qui est l'expression la plus parfaite de sa race, n'est pas étranger à lui les germes de superstition et de fatalisme propres à cette race: ayant été influencé par l'insistance du contadin nombre 7 à réparer dans toutes les manifestations félibréennes, il ne cache pas qu'il le regarde comme un bon augure quand il le rencontre. L'organisation même du Félibrige se ressent de cette pensée et, pour n'en citer qu'un exemple, la Reine du Félibrige est choisie tous les 7 ans par le lauréat des grands Jeux floraux septennaires.

On peut dire que l'air de Provence est tout imprégné de superstition et que la rencontre à tous les pas et sous toutes les formes, même sous celle des plantes. Il en est une que l'on appelle *l'herbe des sabres*: celui qui ose la transplanter meurt dans l'année. Mistral possède, dans son poétique et fougueux jardin de Maillane, une touffe de cette herbe des sabres et il nous en racontait dernièrement la tragique histoire. Il y a peu d'années, un paysan de Maillane, nommé d'après son âge et d'une superbe santé, vint lui dire qu'il avait découvert, dans des ruines, un pied de l'herbe des sabres... laquelle, paraît-il, est assez rare... et il offrit au poète d'aller le lui chercher. « Mais, objecta celui-ci, n'as-tu pas peur de mourir dans l'année? » Le brave homme se mit à rire de bon cœur et n'avait pas peur du tout. Et il arriva, quelques heures après, avec la mystérieuse plante que l'on plaça au bon endroit. « Eh! bien, nous racontait Mistral, qui n'a pas eu, que, trois mois après, cet homme robuste et jeune mourait aussi vite qu'un sabot se fend, comme l'on dit en Provence. Mais, ajoutait-il, le Maître en souriant, ce n'était pas lui, c'était moi, c'était moi qui poursuivais l'herbe, cette coïncidence. Cependant, il mourut, devenir très encombrant dans mon jardin, sentir mauvais (ce qui est une de ses particularités), et ce n'est pas moi qui la ferai jamais arracher! »

Quant au fatalisme sarrazin, il n'y a qu'à lire l'œuvre de Mistral pour se convaincre qu'il est bien vivant en Provence. L'Étoile à 7 rayons du Félibrige n'est qu'une de ses

plus poétiques formes et le Maître se plaît souvent à l'invoquer quand on lui rappelle le merveilleux développement de son œuvre: « C'était l'Étoile! » dit-il. Le peuple, lui, pour expliquer les grands malheurs ou les consolations, répète sans cesse: « Ce qui est écrit est écrit. »

Mai, superstition et fatalisme deviennent en Mistral une fine, douce et fière philosophie qui s'incarne dans son sourire. Le grand poète, qu'aucune indisposition n'avait jamais effleuré, vient de nous faire voir avec quelle gaillardise il était capable de supporter et de vaincre le mal. Que l'élite de l'humanité se rassure. Mistral, durant ces quelques semaines de chambre, n'a cessé de tenir en éveil les parties les plus soupçonneuses de son imagination. Ses tout derniers vers, adressés à une jeune Marseillaise, « dont les seize ans fleurissent à Smyrne », et datés du 21 (trois fois 7) novembre 1908, sont d'un jet superbe. Ne serait-ce pas le cas de répéter avec Maurice Barrès: « Plus qu'un effort pour conserver son être, plus il a de vertu, plus une chose agit, plus elle est parfaite. »

Jeanne de Flandre.

## A Travers les Revues

Bonaparte

M. Arthur Chuquet, l'un des historiens de nos jours qui ont le mieux le sentiment de la réalité historique, l'un de ceux pour qui les documents sont le plus des choses vivantes et pathétiques, — il faudra l'indiquer, l'un de ces jours, — publie, dans les *Feuilles d'Histoire* du dix-septième au vingtième siècle, une série de quelques lettres inédites de Bonaparte. Et il les donne telles quelles, avec un bout de commentaire; les unes ont tout de suite leur agrément, les autres attendent d'être dans un ensemble où elles seront démonstratives ou significatives. C'est ainsi qu'on doit, en effet, travailler, en préparant des matériaux pour d'autres baltises. Un véritable historien, comme on dit, n'arrête pas.

La lettre que voici, Bonaparte l'a écrite au nom de sa mère. Sa mère était censée écrire; mais Bonaparte écrivait, parce qu'il avait une meilleure et plus fine habitude de ces choses. Elle est datée d'Ajaccio, 18 juin 1788, et adressée à Monseigneur le comte de Brienne, ministre et secrétaire d'Etat avant le département de la guerre. Il s'agissait de faire admettre aux « Ecoles Royales et Militaires » le « sieur Louis de Bonaparte ». Une place est vacante: on voudrait bien en profiter; on le voudrait avec une extrême insistance, comme en témoigne cette lettre.

Monseigneur, La veuve de Bonaparte d'Ajaccio en Corse a l'honneur d'implorer votre bonté pour l'admission de son quatrième fils nommé Louis à des écoles royales militaires. Il concourut sans succès en 1787; mais il obtint une promesse pour la prochaine promotion, son âge l'en rendant encore susceptible; celle-ci a eu lieu; mais vous avez cru, Monseigneur, devoir donner la préférence à des enfants dont les familles produisaient des titres plus solides sans doute, et il a été exclu cette année sans pouvoir plus espérer dans le concours prochain, attendu que son âge ne le lui permettra plus à cette époque.

Il faut croire que le jeune Louis de Bonaparte n'avait pas signalé, — déjà! — des qualités bien étonnantes. Mais... Cependant, un rayon d'espérance vient de luire aux yeux de la suppliante de Bonaparte, c'est une chose tragi-comique:

Ce rayon d'espérance qui luit aux yeux de la mère suppliante de Bonaparte, c'est une chose tragi-comique: Le jeune M. Jean-Grégoire de Benielli, fils de M. Marc-Aurèle de Benielli d'Ajaccio, qui avait concouru avec le fils de la suppliante et qui avait été nommé à la dernière promotion élevée du roi aux Ecoles royales et militaires, vient de mourir dans cette ville avant hier, seize du courant, sans laisser de frères en âge de lui succéder à cette place.

On n'aurait pas souhaité la mort, évidemment, de ce jeune fils de Marc-Aurèle de Benielli. Mais, puisqu'il est mort, on profiterait de l'aventure, bien volontiers.

Chargé de l'éducation de huit enfants, veuve d'un homme qui a toujours servi le roi dans l'administration des affaires de l'île de Corse, que la nation honora du titre de député à la Cour, qui, dans les Etats, a toujours donné des marques de son zèle et de son attachement à la France...

Ce n'est pas tout; mais:

... Qui, animé d'un zèle patriotique, a sacrifié sa fortune et sa vie à la défense de la patrie, et dont le marais des Salines situé à un quart de lieu d'Ajaccio pour délivrer la ville de la malignité des vapeurs et qui a sacrifié des sommes considérables à secourir les vus du gouvernement, la suppliante ose espérer pouvoir renouveler avec plus de succès la demande qu'elle fait avec le même empressement, au plus haut seigneur, de lui faire remplacer M. de Benielli d'autant mieux que par sa mort se trouve vacante une place destinée à un Corse et que l'âge de cet enfant qui le rend susceptible de cette grâce aujourd'hui, l'en rendra incapable à la prochaine promotion.

Et, Bonaparte vient à parler de lui. Et il le fait sans aucun embarras. D'ailleurs, si Bonaparte avait de l'embarras à parler de lui, qui donc parlerait de soi commodément?...

Il est vrai qu'en 1779 il fut à sa Majesté d'accorder une place à l'Ecole de Brienne au second fils de la suppliante. Mais, si l'on a regardé à la conduite qu'il y a menée et à la manière dont il a su profiter des bienfaits du Roi, — ce qui l'a mis en état de pouvoir le servir et d'entrer dans son corps de l'artillerie dès le premier examen, — loin de regretter dans cette grâce d'être reçu par un des membres d'une famille nombreuse un obstacle à la réception de celle qui domine aujourd'hui la suppliante, elle pourrait être un nouveau mobile capable de vous porter à l'accorder...

Et puis, Bonaparte raconte qu'il y a cinq ans le mari de la suppliante a conduit là-bas son troisième fils et a supporté tous les frais de l'éducation du jeune homme, espérant qu'à l'Ecole il remplacerait le deuxième; et pas du tout!... Le troisième enfant ne réussit point. Alors, la famille Bonaparte mit ses espérances sur le quatrième: le quatrième ne réussit pas davantage. C'est pour lui qu'à présent on supplie Mgr le comte de Brienne, qu'on s'adresse au cœur « sensible et vertueux » de ce ministre...

Les fils de la suppliante ayant concouru à la dernière nomination, les pièces justificatives se trouvent au bureau de la guerre.

Huit pupilles, Monseigneur, seront les organes des vœux qu'elle adressera au Ciel pour votre conservation.

Elle est avec respect, Monseigneur, ladite suppliante.

VEUVE DE BONAPARTE.

Cinq ans plus tard, en 1793, Bonaparte n'est plus un suppliant. Il signe des permissions. Celle-ci est accordée à l'intérieur Pérou, qui fut si brave devant Toulon et qui, à la fin du siège, commanda la batterie des Hommes-sans-Peur:

Ollioules, 9 octobre 1793.

Il est permis au citoyen Pérou, sergent commandant, employé au parc du siège de Toulon, de le laisser passer nuit et jour librement pour affaires qu'exige le service.

La rédaction de ce laissez-passer n'est certainement pas très bonne; et, même, elle est un peu bisornne. Mais il ne s'agit pas ici, devant Toulon, des vanités de la littérature!...

Au même siège de Toulon, Bonaparte remarqua un sergent du deuxième bataillon des volontaires de la Côte-d'Or: c'était Junot. Il avait deux qualités: on l'admirait pour la très périlleuse reconnaissance qu'il fit au bord de la mer; on l'admirait aussi pour sa belle écriture. La famille Bonaparte, qui ne possédait pas le don de la calligraphie, disait, émerveillée: « Ecrire aussi bien que Junot! »

Junot fut nommé, par les représentants, lieutenant-adjoint à l'état-major d'artillerie.

Puis, après l'assaut de la redoute anglaise, Bonaparte, qui venait d'être nommé général de brigade, lui écrivit:

Toulon, 10 nivôse an II.

Le général de brigade au citoyen Junot, lieutenant de cavalerie.

Je vous prie, citoyen, que, venant d'être nommé au grade de général de brigade, je vous ai choisi pour remplir près de moi les fonctions d'aide de camp. Si vous acceptez, vous voudrez bien venir me joindre le plus tôt possible; dans le cas contraire, m'en donner avis. Salut et fraternité.

Ainsi écrivait, — selon la périphrase auguste et si comique de Ponsard, — « ce jeune général à qui l'on doit Toulon ».

Quinze mois plus tard, et encore de Toulon, le 15 mars 1795, Bonaparte décerne à Junot le certificat que voici:

Il a donné dans toutes les circonstances des preuves de son attachement à la cause de la liberté. Il est grand, fort, intelligent, actif, et aussi brave que loyal, possédant toutes ces qualités qui distinguent la nation.

Ces qualités qui distinguent la nation... A ce propos, M. Chuquet note que, depuis Toulon, le corps Bonaparte se sentit Français de tout cœur et fut vraiment de la nation.

Après chose. Quand Bourrienne fut arrêté, le 5 mars 1796, on trouva, dans ses papiers, deux lettres de Bonaparte, l'une au chef de l'armée à l'intérieur. Le ministre de la police générale les rendit à Bonaparte. Elles ont disparu, sauf une, que voici. Les *Mémoires* de Bourrienne font allusion à cette lettre et la résumant comme suit:

Cherchez un petit bien dans la belle vallée de l'Yonne; je l'achèterai des que j'aurai de l'argent; je veux m'y retirer; mais n'oubliez pas que je ne veux pas de bien national.

Ce n'est qu'une reconstitution fort elliptique de la lettre véritable, dont M. Chuquet donne, pour la première fois, le texte authentique.

A Bourrienne.

J'aimerais une petite maison de campagne avec une petite ferme dans le voisinage. Le rivage de l'Yonne est beau et frappe souvent le voyageur qui l'admire. Cherchez, mon ami, à me satisfaire. Tu connais mon goût et mes désirs. J'y mettrai jusqu'à 8 ou 900 mille livres payables de suite et ce, dans le mois. Surtout, qu'il y ait un jardin.

Donne-moi un peu de mouvement. Tu dois trouver ce qui me convient. N'oublie pas surtout que je veux du patrimonial. Mes respects à ta femme. Un petit baiser à ta petite fille... Ah! mais elle n'est pas encore née. C'est que je crois qu'il y a un mois que tu es parti.

C'est une bonne lettre, bien agréable, même mélo de bucolique poésie et de plaisanterie militaire.

Le texte que les *Mémoires* de Bourrienne fournissent, faut-il y renoncer, ou bien penser peut-être qu'il provient d'une autre lettre de la même époque? En tout cas, il est vraisemblable qu'on peut au moins le considérer comme un véritable commentaire. Bourrienne et Bonaparte étaient assez amicalement liés pour que, sans doute, Bourrienne fût avec exactitude renseigné sur les projets de Bonaparte. Et l'on a plaisir à constater qu'en 1796 le général Bonaparte songeait à se retirer, très doucement et mollement, à la campagne. Il choisissait un site aimable...

Voici des lettres plus sévères. Celle-ci est adressée, le 4 brumaire an IV, au commandant de l'artillerie d'Uturbie:

Je suis informé que les canonniers jouent aux jeux de hasard. Je vous prie de les faire surveiller et de leur donner à l'armée l'exemple de la discipline et de l'obéissance. Je vous charge, d'ailleurs, de tenir sévèrement la main à ce que cela ne continue plus. Il n'y aura plus de pièces en batterie que deux à 4 au Pont Tournant et deux au Carrousel; toutes les autres pièces de bataillon seront sur leur avant-train.

Il y a deux saisons sous les arbres: ce n'est pas leur place.

Le 6 frimaire an IV, le ministre de l'intérieur écrivit à Bonaparte pour se plaindre « du ton que prenaient plusieurs soldats de la garnison de Paris ». Le général Bonaparte n'accepta pas la chose comme cela, très volontiers. Il demanda au ministre de l'intérieur les rapports, afin de les examiner.

Il ajoutait: Si les rapports viennent de vos agents de la police aux marchés, alors les soldats dont ils se plaignent sont de la Légion de police, et si l'on me spécifie le jour et l'heure à laquelle l'on a eu à se plaindre, il me sera facile de connaître l'officier qui commandait l'unité, nécessairement, en étant responsable, désignerai-je moi-même les mauvais soldats.

Mais je vous observe qu'une phrase générale ne peut pas me mettre à même d'apprécier la nature des plaintes que l'on peut porter et le genre de remède nécessaire...

Il ajoutait encore:

Je ne puis pas vous dissimuler que la police de Paris est non seulement mal faite, mais totalement abandonnée. Les agents de la police, au lieu de me faire passer un rapport circonstancié des différentes plaintes qu'ils ont à porter contre les militaires, ne font que des rapports concis, où il ne peut y

avoir de l'esprit, mais qui ne sont d'aucune utilité.

Ces agents de police qui font de l'esprit dans les rapports qu'ils adressent au général Bonaparte, quelle étonnante histoire! et, l'esprit de ces rapports, qui est-ce que ça pouvait bien être?...

L'année suivante, nouvelle correspondance entre le ministre de l'intérieur et Bonaparte. La police se plaint de la manière dont se fait le service sur les ports. Bonaparte répond que la garde nationale commence à n'être pas maladroite, — mais que c'est la police qui « va tous les jours plus mal »...

Je vous fais passer le rapport du 23 frimaire, où vous verrez que le voleur de fer a été arrêté et conduit chez le commissaire de police, qui probablement, comme le font ordinairement ces messieurs, l'aura fait mettre en liberté.

Une dernière lettre de Bonaparte est relative au citoyen La Harpe. Le 27 décembre 1795, le Directoire avait ordonné l'arrestation de cet « homme de lettres, l'un des provocateurs de la journée du 13 vendémiaire et prévenu de conspiration contre la sûreté intérieure et extérieure de la République ». Et Bonaparte fut chargé de la chose. Seulement, la police mit un agent à la porte de La Harpe. La Harpe s'en aperçut et fila... Quand Bonaparte se présenta, il n'y avait plus personne. Il n'aima pas ces aventures; et il écrivit au ministre de la justice:

Lorsque vous m'avez priez quelque mandat d'arrêt, je vous prie de ne pas le communiquer à la police, car il y a apparence qu'elle n'est pas sûre de son secret.

Il n'était pas comode.

Et il n'était pas content de la police; bientôt il arrangerait tout cela, et mieux.

André Beaunier.

## CHRISTIANISME ET PAGANISME

Le mystère du vendredi saint, Dieu fait homme mourant sur la croix, se retrouve dans la mythologie Scandinave. Cela indique que le christianisme, connu des peuples germaniques dès le troisième siècle, s'il ne fut adopté par eux que beaucoup plus tard, se mêla très vite à leurs idées et à leurs croyances religieuses.

Des Germains et des Scandinaves qui avaient voyagé dans le sud de l'Europe parlèrent à leurs frères païens d'une religion dans laquelle c'est Dieu lui-même qui s'offre en sacrifice. La beauté de l'enseignement chrétien fit impression sur les septentrionaux. Enclins à se faire de la vie une conception pessimiste et à voir surtout ici-bas la souffrance et le péché, ils furent séduits particulièrement par le récit de la Passion. Ils attribuèrent à leur dieu suprême, Odin, la volonté de s'immoler sur la croix. « Odin se sacrifie à soi-même ». Ainsi traduisirent-ils le dogme du crucifié qui n'est un aveu Dieu.

Dans un poème consacré à Odin, ce dernier raconte son supplice.

« Je restai pendant neuf nuits, la pointe d'une épée perçant mon flanc, immobile à moi-même et suspendu à l'arbre dont les racines se perdent on ne sait où. »

L'arbre d'Odin se confond avec la croix. Certains auteurs chrétiens des premiers siècles du christianisme parlent de celle-ci comme d'un langage mystique: c'est un arbre dont les racines touchent à l'Enfer, dont la cime atteint au trône divin, tandis que ses branches embrassent le monde. Il porte une splendide verdure, des petits oiseaux chantent agréablement dans son feuillage.

Or, l'arbre sur lequel mourut Odin étend ses branches sur l'Univers, plonge ses racines dans les enfers et s'élève jusqu'au ciel. Tous les animaux de la création habitent sous son feuillage.

C'est l'arbre sacré, symbole de vie universelle, appelé dans la mythologie *Yggdrasil*. La signification de ce nom est: qui porte Odin, nommé aussi *Ygg* (le redoutable).

La mort d'Odin, la mort suprême, inspirée de la Passion du Christ, donna à son tour naissance à l'usage d'immoler les victimes humaines en les attachant à un arbre.

Mais les peuples du Nord, qui faisaient un si grand place dans leur système religieux à l'idée du mal et à la douleur découlant du péché, ne saisaient pas associer le dogme du salut par le sacrifice à la mort de l'Homme-Dieu. Le sacrifice d'Odin ne profite pas à l'humanité, qui reste sous le coup de la malédiction. Pourtant la foi à un Rédempteur pénétra dans la conscience de ces païens. Leurs dieux s'entretenaient dans un éreusement préjudiciable à la vie du monde; ils admettent un univers régénéré sortant de ce grand chaos et le règne d'un dieu unique.

« Un plus puissant viendra que je n'ose nommer, est-il dit dans un de leurs poèmes sacrés; il apaisera les discordes et imposera des lois saintes, inébranlables. »

Le terrain était donc bien préparé pour le triomphe du christianisme lorsque, du neuvième au onzième siècle, saint Ansgar, né en Fribourg, vint dans un cloître allemand, s'achemina vers la Scandinavie afin d'y prêcher la religion révélée. Elle s'implanta d'abord en Danemark, ensuite en Norvège et en Suède.

Seulement, les belliqueux Scandinaves firent d'abord du Sauveur un dieu guerrier. « On dit ainsi s'exprime un de leurs poèmes — que le Christ régna au Midi. Rome son royaume; il a vaincu les démons des montagnes et fortifié ses Etats par l'acquisition d'autres territoires. »

Le poète prête ici à Jésus un des gestes de l'ancien dieu Thor, fils d'Odin, qui écarrait sous son marteau les esprits maléfaisants fuyant à l'intérieur des montagnes la clarté du jour.

Il fallut plusieurs siècles pour que ces populations encore à demi-barbares adoptassent sans aucun alliage la pure doctrine chrétienne. L'arbre sacré d'Odin resta longtemps debout à côté de la croix plantée par les prêtres du culte nouveau; le dernier *Yggdrasil*, un frêne qui se dressait dans l'île de Gotland, fut enfin déraciné; et ce fut alors la victoire définitive de la religion de Jésus ajoutant le consolant mystère de la Résurrection à celui de la Passion.

Avant de célébrer les Pâques chrétiennes, Germains et Scandinaves observaient au retour du printemps certaines coutumes et certains rites religieux. Quelques-uns de ces pratiques se sont conservées en Suède, notamment dans la Westrogothie. Les paysans de cette province allument encore aujourd'hui de grands feux en l'honneur du renouveau; ils répandent de la cendre sur les champs afin de s'assurer d'abondantes récoltes, et, le jour de Pâques, ils prennent à l'aise un bain qui « porte bonheur. » Une force surnaturelle est attribuée à l'eau que l'on va prendre à la rivière, le même jour, avant le lever du soleil.

Avec le christianisme, d'autres usages furent introduits qui subsistent encore: à l'aide de morceaux de charbon pris dans les grands feux de Pâques, on dessine des croix sur les portes des habitations. On dérange des cailloux colorés symbolisant la Résurrection; de même que le pousin brise sa coquille, le Christ brisa les portes du tombeau. Enfin on distribue des bouquets de verges pour rappeler la fustigation de Jésus. Longtemps, les paysans s'en servaient pour châtier leurs serviteurs et leurs enfants et les

détourner du mal; actuellement ces bouquets ornés de rubans et de fleurs en papier constituent un cadeau qui se joint aux agneaux tristes pour être offert aux enfants.

Martine Rémusat.

## LECTURES ÉTRANGÈRES

### L'histoire de l'imprimerie en Chine

A l'époque où les peuples de l'Occident étaient encore à l'état barbare, les Chinois connaissaient déjà la boussole et la poudre à canon. Ils avaient aussi, bien longtemps avant Gutenberg, inventé l'imprimerie, mais les mandarins ne sont pas d'accord sur la date de cette découverte. Dans un article qu'il a publié dans l'*Asiatic Quarterly Review*, M. A.-H. Parker reconstitue un intéressant chapitre d'histoire.

A l'origine, les Chinois ont écrit avec du vernis sur de petits bâtons de bambous attachés ensemble. Imaginez une flûte de Pan dont les tuyaux seraient faits de bambous de longueur. Comme il devait être assez incommode de tracer des caractères sur une surface qui n'était pas plane, les bambous furent remplacés dans la suite par de petites planchettes de bois. Peu à peu, l'encre fut substituée au vernis.

Mais déjà, bien avant que cette substitution se fût opérée, quelques lettrés de haut rang avaient eu l'idée de tracer des caractères sur des étoffes de soie, avec des baguettes pointues trempées dans du vernis.

Cette façon d'écrire n'était pas à la portée de toutes les bourses et pendant les deux siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, les inventeurs s'efforcèrent surtout de mettre à la disposition des lettrés des matériaux moins coûteux. Ils réussirent à fabriquer une sorte de papier avec les déchets de l'industrie de la soie, et le petit pinceau fait de poils très fins remplaça la petite baguette de bois.

Ce papier de soie coûtait encore trop cher; un inventeur, nommé Tsai-Lun, devança en quelque façon la découverte de feu lord Masham, trouva en l'an 105 de l'ère chrétienne un moyen d'utiliser non seulement les déchets de l'industrie de la soie, mais les vieux filets de pêche et les vêtements en lambeaux pour en faire du papier. A partir du moment où les Chinois eurent du papier à bon marché, ils s'attachèrent surtout à améliorer l'encre dont la fabrication fut mise au nombre des beaux-arts et atteignit le plus haut degré de la perfection au troisième siècle après Jésus-Christ.

Jusqu'à présent, constatons au profit des Chinois une supériorité marquée sur les nations civilisées de l'Occident. Ils connaissent le papier, tandis que les Grecs et les Romains se servent de papyrus qui est moins comode et beaucoup plus coûteux. A la vérité, ce n'était encore qu'une question d'outillage; les lettrés de la Chine tout comme ceux de l'Occident ne pouvaient avoir que des manuscrits.

Le vrai, le grand progrès c'est la découverte de l'imprimerie et ici la civilisation chinoise a une avance de plus de huit siècles.

Le premier pas dans la voie qui devait aboutir à la découverte de l'imprimerie, dit M. Parker, a été fait beaucoup plus tôt qu'on ne l'avait cru jusqu'à présent. Depuis une époque très reculée, les lettrés chinois avaient coutume de prendre des empreintes sur papier des anciennes inscriptions et des modèles de calligraphie gravés dans la pierre. Ce procédé donnait des caractères blancs sur fond noir. Un lettré eut l'idée d'obtenir le résultat opposé en faisant sculpter sur un bloc de pierre des caractères en relief.

Pendant la période comprise entre l'année 618 et l'année 906, un certain nombre d'ouvrages d'importance secondaire, dont le texte était gravé sur des blocs de bois en caractères en relief, furent imprimés sur papier et vendus par des libraires. Ici nous devons signaler un fait assez curieux: ce ne fut pas un empereur chinois, mais un empereur tartare, qui donna l'exemple de la gloire de faire imprimer, pour la première fois, les livres de Confucius. Cet événement, à jamais mémorable dans l'histoire de l'imprimerie en Chine, remonte à l'année 933.

A la vérité, ce n'était pas l'imprimerie telle qu'elle existe de nos jours, puisque les caractères mobiles n'existaient pas encore. En Chine, cette découverte a été faite pendant la première moitié du onzième siècle. A partir de 1041, il est question d'ouvrages imprimés avec des caractères mobiles en terre cuite. Comme ce devait être une sorte de porcelaine très dure, les imprimeurs chinois s'en servaient pendant plus de trois siècles sans éprouver le besoin de faire de nouvelles inventions. Les caractères mobiles en cuivre ne furent pas employés avant 1381 et ils restèrent seuls en usage jusqu'en 1490. A partir de ce moment, les relations entre l'Europe et l'Asie devinrent assez fréquentes pour que le Céleste-Empire put profiter des découvertes faites par les peuples de l'Occident. La civilisation européenne avait regagné le terrain perdu, mais elle ne s'en était pas moins laissée fortement devancer par les Asiatiques. Les controverses qui s'élevaient autrefois engagées entre les Anglais et les Allemands sur le point de savoir si c'était Caxton ou Gutenberg qui avait inventé l'imprimerie n'ont plus maintenant leur raison d'être; les inventeurs de l'imprimerie, ce sont les Chinois.

G. Labadie-Lagrave.

## LA VIE LITTÉRAIRE

A L'ÉTRANGER

### RODOLPHE GOTTSCHALL

Le doyen du romantisme allemand, l'éminent poète et dramaturge Rodolphe Gottschall, vient de s'endormir du suprême sommeil à l'âge de quatre-vingt-six ans, et cette nouvelle provoquera, sans aucun doute, l'émotion unanime de ceux qui connaissent son œuvre, qui se souviennent de ses nobles impressions d'art et de pensée dont il fut si riche. Rodolphe Gottschall était un des plus remarquables personnages de l'Allemagne moderne. D'autre part, avec lui disparaît le dernier représentant d'une école admirable ayant produit, aux pays germaniques comme partout ailleurs, de nombreux chefs-d'œuvre.



## LE LIVRE DU JOUR

## Dans l'Inde du Sud

La librairie Alphonse Lemerre va publier prochainement le second volume de la relation du voyage de M. Maurice Maindron : *Dans l'Inde du Sud*. Nous avons eu la bonne fortune de pouvoir détacher des bonnes feuilles de ce savant et pittoresque ouvrage, les quelques pages que voici :

Genji, 19 septembre 1901.

Le R. P. Authemard vaut qu'on en parle. Je rencontrai ce Père des Missions étrangères sur le Radjah-Ghiri où il me poursuivait avec quelques serviteurs de choix portant une bouteille de lait et un flacon de quinine. Le Père Authemard avait appris par la renommée qu'un Français malade parcourait les ruines. Aussitôt il était accouru avec du monde et des remèdes. Il me saisit d'office, corps et biens, apostoliquement ; il dirigea le démenagement de mon camp et ne me rendit la liberté que lorsque j'eus dressé mon lit pliant sous son toit. Si je me rendis à pied chez le Père, ce ne fut point de sa faute. Mais la petite jument du bon missionnaire pliait sous mon poids.

Il fallut se rendre à l'évidence et je gagnai Krichnapouram en me promenant. Il me rappela à lui seul, ce Père Authemard, tous les missionnaires de l'Inde. Les voilà bien, ces soldats du Christ, avec leur barbe de fleuve et leurs yeux d'enfant. Simples, réfléchis, hospitaliers, ils sont violents et audacieux dans le bien. Ils savent tout du pays qu'ils habitent, et la langue, et les mœurs, et les convenances qu'ils observent, et les dangers qu'ils comptent pour rien. Providence du voyageur, ils jalonnent les chemins perdus des districts les plus sauvages. L'homme frugal et laborieux qui voudra connaître l'Inde devra, avec son léger bagage, se confier aux Pères qui, se le passant de mission en mission, avec une charrette à bœufs rembourrée de paille, lui feront connaître ces contrées où le touriste ne voit rien, n'apprend rien, ne comprend rien, parce qu'on ne peut à la fois vivre à l'hôtel et étudier l'Inde. L'Inde des Anglais n'est point l'Inde indienne. C'est une autre terre d'où le « natif » est exclu, en quelque sorte, une terre où l'on mène la vie mondaine, où l'on joue au golf, au polo, au lawn-tennis, où l'on change de toilette six fois par jour, pour assister à autant de repas. Une terre, pour tout dire, où je ne voudrais pas vivre plus d'une semaine par année.

La mission de Krichnapouram ne présente pas ces inconvénients majeurs. Au milieu des maisons modestes qui l'entourent, paillottes des catéchumènes, chaumières du catéchiste, masures servant d'école, appartements décorés du nom de cuisine, étable sans bétail, puits sans eau, grenier qui confie du riz, elle dresse sa haute masse carrée dont l'étage se dédouble, en façade, par une vaste galerie à balcons cintrés qui laissent passer à flots l'air et la lumière. C'est la meilleure partie du logis, le caravansérail du voyageur, l'hôpital où viennent se reposer les prêtres exténués des fatigues et des jeûnes dans les bourgades malsaines

du Carnatic. Au rez-de-chaussée est installée la modeste chapelle. Dans cette église aux murs nus, le petit monde des convertis assiste aux offices, gardant jusque sous le toit de Dieu cette division des castes contre quoi n'a jamais prévalu la discipline romaine. La question des « rites malabares » est de celles qui ont le plus troublé la paix chrétienne depuis que les moines commencèrent d'évangéliser les Indes. Dans leur ignorance absolue des peuples qu'il s'agissait de gagner à la Foi, les prélats métropolitains abondèrent souvent en mauvais conseils, égarant les Pères qui multipliaient brefs et constitutions, comme s'il était facile aux ouvriers de la première heure de changer, en un tour de main, l'assiette morale des Hindous. Si aujourd'hui encore on prétendait obliger les chrétiens de caste à s'asseoir, à l'église, sur les mêmes bancs que les parias, les apostasies se complairaient par milliers. Cette observance des castes est si étroite que l'usage n'admet pas qu'un paria, un tchandal, se tienne sous le toit du Père. Mes hommes ont dû se plier à cette loi, ils vivent dans les communs, et je n'ai de rapports avec eux qu'au dehors.

Par une exception unique, ces moines trouvent des gens de caste, des soudras convertis, pour leur service domestique. Tous les autres Européens ne peuvent tenir leur maison qu'avec un personnel de parias ou de musulmans. Les Hindous de caste s'emploient comme scribes, comme intendants, mais jamais ils ne feront fonction de cuisinier, de valet de chambre, de tireur de panka.

A ceux qui trouveront de pareilles distinctions puériles je répondrai que chaque nation se flatte ici-bas de posséder les meilleures coutumes, mais que certaines, sans prétendre modeler les autres à leur image, entendent jalousement conserver leurs mœurs et leurs traditions. C'est au régime des castes que l'Inde brahmanique doit d'avoir conservé sa physionomie propre et l'originalité de sa civilisation. Malgré son indiscutable faiblesse, elle a échappé à ses vainqueurs qui se sont fondus à son contact ou se sont juxtaposés, comme les musulmans et les Anglais, sans influer en rien sur ses destinées religieuses et ethniques. Et c'est pourquoi les conversions sont si rares parmi les gens de haute caste, et pourquoi, parmi les brahmes, elles sont tenues pour la plus extraordinaire exception. Si en temps de famine les prosélytes affluent, dans certains districts les missionnaires ne se font pas d'illusions. Ils acceptent, par charité, ces brebis qui ne tarderont pas à désertir le troupeau.

Voici une femme toute jeune, qui s'avance avec un enfant sur le bras ; une petite fille lui tient la main. Les haillons troués et poudreux les couvrent à peine de la ceinture aux genoux.

« Vois, Père, j'ai été abandonnée par mon mari, et mon fils a disparu depuis trois jours. Je l'ai cherché dans tout le pays depuis Settipettou, et mes jambes ne peuvent plus me porter. Que veux-tu que je devienne ? Je suis un pauvre insecte de la forêt... Prends mon petit, mes seins taris ne sauraient plus le nourrir. Je suis une pauvre, c'est vrai, je le sais, mais je suis venue à toi parce qu'on dit que tu es le père de tous les malheureux. »

Et cette désespérée ne ment pas. Car les Iroulaïres sont des gens simples et ignorant le mensonge au point que leur parole est reçue dans les cours de justice avec plus d'autorité que le serment d'un brahme. Ainsi parla sans emphase la jeune femme du désert, bronzée, pleine d'élégance et de fierté dans sa grâce sauvage. Elle tremblait, recrée de fatigue, sur ses jambes sveltes de chasserresse, maintenant déformées par cette enflure qui annonce chez les affamés les premières approches de la mort. Seule, avec ses deux enfants, elle avait parcouru à pied plus de huit lieues dans la nuit. Pauvre insecte de la forêt ! Les modestes anneaux de cuivre jouaient à l'aise autour de ses bras émaciés. Sa chevelure en désordre cachait en partie son visage aux traits accentués, doux et fins. Et j'ai lu, dans ses yeux profonds et secs, l'horreur de l'agonie prochaine. Toujours je reverrai ces yeux noirs et vitreux qui ne pouvaient plus pleurer. Nous lui avons donné du pain, quelque argent, de quoi s'acheter un pagne. Pour une roupie, un peu moins de deux francs, elle pourra cacher la détresse peureuse de sa chair « qui avait honte de se présenter ainsi devant les hommes ». Pauvre insecte de la forêt ! Que pourrais-je pour toi ? Et l'interprète m'a répondu : « Rien ! » Rien pour elle, en effet. Que feront trois, quatre, dix, cent pièces d'argent ? Rien. Elle serait dépouillée vivement au premier tournant de la route. Une Iroulaï ! Qui s'inquiéterait de la protéger ?

Le père Authemard a pris les enfants. Le petit est confié à une chrétienne qui le nourrira de son lait, la fillette, munie d'une poignée de biscuits, — échappée aux rals qui viennent la nuit sur son lit me ronger les ongles — sera donnée aux dames autrichiennes de l'Indivannam, et c'est moi qui la remettrai à leur couvent, avec le catéchiste ; elle voyageera dans ma charrette... Mais la mère ? La voilà qui s'éloigne lentement, sans tourner la tête, dans la poudre du chemin. Adieu, pauvre insecte de la forêt. Ni l'argent ni les soins ne te seraient utiles. Abandonnée par son époux, cette Agar retourne au désert finir sa trêve existentielle, sans espoir de rejoindre son fils perdu dans la brousse, où le léopard saura le trouver sans faute.

La loi des Iroulaïres est telle. Si l'adultère de la femme est toujours puni de mort par la tribu tout entière, l'homme rejette l'épouse suivant son seul caprice, et, en règle, elle ne doit plus trouver d'époux. Ainsi cette femme nomade disparaît, car ni sa grâce ni sa jeunesse ne feront qu'il y ait place pour elle dans la société indienne. Et, d'ailleurs, son indépendance sauvage la ferait périr, aussi vite que la faim, dans le dépôt de mendicité si elle se décidait à pénétrer dans une ville. Même au fort du hiver, l'oiseau sauvage ne se réfugie pas sous le toit de l'homme. Tant que ses ailes peuvent le soutenir, il vole de branche en branche. Puis il tombe, ses petites pattes raidies sur la terre dure. Et son corps frêle retourne à la bonne nature qui le cache dans les feuilles sèches jusqu'à ce qu'il retourne au grand Tout.

Chaque jour m'apporte de nouveaux sujets de tristesse et de découragement. Des vieillards, semblables à des bêtes maigres et mutilées, rampent, se prosternent dans la poussière du chemin, se traitent

à genoux, les reins cassés, nous poursuivent. Les hommes passent, saluant de la main, pavés à des spectres coulés de cendre, et telle est leur maigreur qu'on croirait voir des momies marchant. Les côtes saillantes, en cerceaux, brident les poitrines creuses. La peau squameuse s'effrite, on la dirait d'un lépreux. Les membres se déchirent, le ventre se gonfle et ballonne ; le visage garde son expression de morne stupeur, et ces gens s'en vont ainsi, devant eux, sans but, jusqu'à l'arrêt final, au coin d'une friche. Et les chacals arrivent pour disperser les débris.

Au vrai, on souhaite que le sol s'enfonce pour recueillir ces loques humaines et se referme pour leur épargner les affres dernières de la vie. Il s'enfonce, mais en étroites crevasses, sous le soleil de feu qui mord sans relâche. Il a tout brûlé, asséché les puits, voire les plus profonds. Seul, celui de la Mission garde un peu d'eau fangeuse. Depuis huit années que la pluie fait défaut, les étangs ruraux sont à sec. Adieu les irrigations. La prudence de l'administration se trouve elle-même en défaut. Toute moisson meurt sur pied, le millet, les lentilles, les légumes les plus rustiques, se flétrissent à peine levés. Du riz on ne parle plus, et pour cause. La terre grise, roussâtre ou fauve s'envole en tourbillons poudreux sous les pieds des bestiaux. A la recherche de l'herbe maigre, les bœufs vont par troupes, respectés à l'égal des buffles qui heuglent, privés de leur bain de boue. Les Hindous peuvent mourir de faim, nul ne mangera de la vache. Le meurtre d'une de ces bêtes est tenu pour crime sans nom. Seuls, les parias se repaissent de bêtes mortes. Mais ce triste régime leur devient promptement funeste ; une fois remplis de cette chair fétide, ils enflent et crèvent, en troupes, autour des charognes qu'ils disputaient aux oiseaux du ciel. Quant aux riches, ils consomment du mouton, de la chèvre, des poules, nourriture de luxe dont j'ai appris le cours de famine à Genji.

Pour qui n'a pas vu la famine de l'Inde, il est difficile de comprendre à quel degré de misère matérielle l'animal humain peut tomber. J'ai vu les mères aux mamelles taries supplier les autres femmes de donner le sein à leurs petits qui pleuraient la faim, et les maris des nourrices bien portantes conclure d'avantageux marchés. Le fisc anglais ne connaît pas cette détresse. En tout pays il faut que l'impôt rende, et il ne saurait dépendre de la plus ou moins-value des récoltes. Le principe, excellent partout, d'ailleurs, du gouvernement anglais de point prendre parti dans les affaires des particuliers, doit fléchir dans l'espèce. La dureté des règlements se tempère dans la pratique. D'abord, il existe un commissaire de la famine, fonctionnaire du Civil Service chargé de secourir et de grains et d'argent les sinistrés, après enquête dans les districts. Ensuite, et depuis plus de trente ans, l'administration s'occupe de multiplier les chemins de fer d'intérêt local pour le transport des céréales. Ainsi les lignes de Villapouram à Nellore et à Dharmavaram furent prolongées pendant les famines de 1876 et 1878.

Si beaucoup de petits propriétaires ruraux, de rayots, comme on dit, sont ruinés à plat pendant ces années terribles, le sort des ouvriers agricoles est encore

plus désastreux. En temps ordinaire, ces pauvres gens font partie de la famille du rayot, vivant de sa vie, en partageant la bonne et la mauvaise fortune, dormant sous son toit. Mais quand le rayot ne peut plus rembourser les avances qu'on lui consentit sur les récoltes à venir, quand il se voit menacé d'expulsion, il doit licencier les travailleurs subalternes, premières victimes désignées de la famine, qui perdent du même coup et la subsistance et l'abri. Réduits à l'état de vagabonds, ces paysans sans terre, sans feu ni lieu, s'éloignent avec leur famille, allant au hasard, vers un embauchage incertain.

Alors apparaissent les agents de l'émigration. Ils racolent les hommes les plus robustes et les dirigent sur les dépôts d'où, après engagement légalement contracté, ces laborieux seront expédiés, avec leur femme et leurs enfants, au besoin comme coolies dans les colonies d'outre-mer. J'ai assisté, dans la place de Vellore, à l'enrôlement de ces coolies. C'est une chose intéressante et qui montre l'indéniable supériorité des Anglais en organisation coloniale. Quant aux opérations de même genre consenties par le gouvernement français au profit de certains entrepreneurs, vous comprendrez la réserve qui me condamne au silence.

Le talukia de Vellore, quand j'y passai, il y a plus d'un mois, avait perdu, par la famine, un dixième de sa population paria et un vingtième de ses ouvriers agricoles. La plupart de ces Hindous avaient émigré à Maurice, au Natal, à Pondichéry, aux Barbades. Les émigrants de Vellore, qui se présentent devant le sous-collecteur, mon hôte, n'en étaient pas encore arrivés à ce degré de misère physiologique qui se reconnaît, pour l'œil averti, à l'émaciation des bras. Il convient de remarquer, aussi, que ces braves gens s'étaient un peu refaits en quelques jours dans le dépôt. Avant de contracter leur engagement définitif, ils comparaissent devant le fonctionnaire anglais qui les interroge séparément, pour savoir si on n'a pas surpris leur bonne foi. De cet engagement les conditions sont assez avantageuses. L'embauchage de tout ouvrier agricole le lie pour une durée de cinq ans, où il devra fournir un travail journalier de neuf heures entre le lever et le coucher du soleil. La paye se monte à sept roupies et demie par mois, environ treize francs. A cela s'ajoute la ration quotidienne de riz ou de millet, de poisson sec, d'huile et de sel. Le logement est assuré ; chaque famille a sa petite paillotte. Les soins du médecin et les remèdes sont gratuits. Au bout des cinq années, le rapatriement est exigible par l'homme et les siens, et aussi s'il contracte un nouvel engagement de deux ans. Pour un temps plus long, le droit au retour gratuit est perdu. Par ces règlements étroits, on a voulu, semble-t-il, éviter l'encombrement des coolies indiens dans les colonies précitées.

Le contrôle du collecteur est exercé avec la sévérité la plus grande. J'ai vu M. G. Sydney Robert consacrer une après-midi entière du dimanche à régler une soixantaine de contrats. Chaque coolie signe une feuille, en double expédition, où sont relatées les indications les plus minutieuses sur sa naissance, sa famille, ses héritiers, les délégations

qu'il contracte... Aujourd'hui que j'ai vu de mes yeux les affamés du Carnate, je comprends mieux les physionomies indifférentes ou satisfaites de tous ces émigrants de Vellore, hommes, femmes, enfants, qui allaient abandonner leur pays pour des années, mais avec la certitude de ne plus connaître la faim. Les misérables de Genji n'ont ainsi douté pas cette ressource de se louer ainsi à l'étranger. Triste terre de Genji ! La métaphore « le pays est rongé jusqu'aux os » cesse d'être une vaine figure. L'implacable sévérité du ciel le ruine plus sûrement que ne le firent les cavaliers de Sivady ou les bandes de musulmans du Mysore.

Bien des hommes sont heureux, ici, qui vivent de racines, et ils n'en ont pas tous les jours. Avancer que ces pauvres diables meurent absolument de faim ne serait pas véridique. Dans la réalité, ils succombent sous l'inconvénient de la mauvaise nourriture, sous la misère physiologique, pour observer la valeur des mots. Ils enflent, languissent et s'éteignent, sans presque s'en douter. Leur imprévoyance et leur insouciance sont égales : se remplir le ventre une bonne fois est pour eux la préoccupation première. Insouciance, imprévoyance, toute la vie de l'Hindou est dans ces deux mots. Il engagera trois, quatre récoltes de sa terre pour célébrer richement le mariage de son fils. Vienne la famine, il se trouvera démuné, endetté, bientôt perdu sans ressource. Qu'il survive à la catastrophe, qu'il remonte par grand hasard sur sa bête, vous le reverrez commettre les mêmes imprudences, engageant l'avenir, et cela jusqu'à ses derniers jours. Notre ami le Tandou Sandirapoulé est le portrait fidèle de l'Hindou de tous les temps.

Ces affamés chétifs et minables ne manquent pas de cœur à l'ouvrage. Ils travaillent courageusement, quand l'occasion se présente. Ceux que j'emploie à fouiller l'antique pagode de Krichnapouram, dans l'espoir précaire de me procurer des idoles, font des journées de onze heures pour vingt centimes environ, et je me conforme au tarif du pays. Ces pauvres sont contents d'avoir de la besogne. Sous le soleil, sans un pouce d'ombre, ils creusent aussi activement que des fourmis-lions, s'enfoncent sous terre, remontent avec de grosses pierres sur la tête, ou bien ils les guident avec de mauvaises cordes et une traverse de bois. Les résultats ne sont pas à la hauteur de la tâche. Nous atteignons dix mètres de profondeur sans avoir trouvé autre chose que des tessons de poteries communes. Les puits va toujours en obliquant. Il s'avance sous une roche et l'eau suinte ! Avec des cuvettes de tôle on ramène de la boue liquide, parfois un pouce de terre crue, et encore quelques fragments de statues, un bras de déesse, en diorite verdâtre, qui a gardé son poli. Et cela est d'une belle facture. La main gauche tient encore la fleur de lotus. Voici la droite d'un Giva, ouverte dans le geste qui rassure, avec le losange empreint dans la paume. C'est maintenant un fragment de mitre, quelques boulets de pierre. Mais ni un bronze, ni une monnaie, ni une arme. Tout a été démenagé minutieusement avant l'abandon final.

Maurice Maindron.

## Au théâtre de Monte-Carlo :

## NEIGILDE

Ballet-opéra en trois actes de Jean Lorrain

## MUSIQUE DE CHARLES SILVER

## Pas des Patineuses

Mod<sup>to</sup> animé (♩=100)

PIANO

Un peu plus animé (♩=108)

Animez. Animé (♩=120)

Copyright 1909, by Choudens, Éditeur.

L'Imprimeur-gérant : QUINTARD. — Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot, Paris.

Ayuntamiento de Madrid